

## COMPTE-RENDUS DE LECTURE

**Jean-Luc BONNIOL. La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des "Blancs" et des "Noirs".**

Albin Michel 1992, 304 p. ISBN 2-226-05738-2, 140 francs

Le titre de cet ouvrage intriguerait si l'auteur ne l'expliquait aussitôt en se référant à un mythe exposé par le poète haïtien René Depestre : vers le XV<sup>e</sup> siècle, une assemblée de sorciers aurait lancé un maléfice à ceux qui allaient coloniser le Nouveau monde, maléfice selon lequel la couleur de la peau serait désormais liée au rang social... D'où conflits et confusion...

D'emblée, le social est arrimé à un marqueur biologique, et l'histoire se déroulera dans un jeu de miroir où les effets vont être vécus comme des causes. Les rapports de contrainte économique et d'inégalité sociale suscitent un discours qui les enracine au plus profond des corps et qui les transfère idéologiquement dans l'hérédité qui marque ces corps par la couleur de leur peau. Ainsi s'édifie la "nomenclature colorée" dont les sociétés créoles ont fait leur préoccupation centrale. Comme tout racisme, le racisme coloriste sert à fonder une hiérarchie et à en masquer le niveau réel en la légitimant par un mythe.

On retrouve là ce que Bourdieu décrivait bien à propos du "sexisme" dans un article de 1980 ("La domination masculine", *in Actes de la recherche en sciences Sociales*, n° 84) : "Le sexisme est un essentialisme : comme le racisme d'ethnie ou de classe, il vise à imputer des différences sociales historiquement constituées à une nature biologique fonctionnant comme une essence ; (...) travail millénaire de socialisation du biologique et de biologisation du social qui (...) fait apparaître une construction sociale naturalisée comme la justification naturelle de la représentation arbitraire de la nature".

Mais les caractères physiques, même s'ils acquièrent une valeur symbolique, n'en restent pas moins des réalités biologiques. Et cette symbolique induit en retour des pratiques

sociales, qui parachèvent la boucle en réagissant sur le biologique : le biologique inscrit alors en lui (par le métissage, ou par l'endogamie et la consanguinité) l'ordre du social.

A ces sociétés se pose alors un problème de reproduction inédit, marqué par la rémanence du biologique par rapport aux évolutions sociales. Le discours biologique sur l'ordre social emprisonne les acteurs en pérennisant des rapports anciens : le biologique vient cette fois verrouiller le social. Ainsi s'entrelacent le biologique et son miroir identitaire.

Telle est, dans son essence, la démarche de ce livre, la thématique que lui a imposé l'observation de sociétés des Antilles. Mais l'auteur ne visait pas à écrire sur ce sujet un brillant essai. Il a cherché à établir des faits précis.. Il a choisi pour cela une approche transdisciplinaire, intégrant l'histoire, l'anthropologie sociale et l'anthropologie génétique autour d'un problème unique, de manière à suivre dans leur intégralité tous les réseaux d'interaction. Cette diversité disciplinaire a impliqué la mise en oeuvre de méthodologies elles-mêmes fort diverses : travail sur textes, enquête ethnographique sur le terrain, et surtout reconstitutions généalogiques à l'aide de l'informatique. Car s'il est une technique particulière qui se situe à la jonction des disciplines, c'est bien la généalogie. Elle permet à la fois de faire apparaître des dynamiques biologiques de population et une histoire sociale de l'alliance dans un groupe donné. Elle offre en outre l'avantage de rejoindre l'"obsession généalogique" qui semble caractériser les sociétés créoles...

Jean-Luc Bonniol observe pour arriver à ses fins des objets sociaux restreints et circonscrits, qui permettent de descendre de manière exhaustive jusqu'au niveau des individus, car les frontières ethniques fonctionnent par des processus d'exclusion ou d'incorporation des individus. L'un des cas étudiés, celui de Terre-de-Haut-des-Saintes montre comment, dans une société de pêcheurs relativement égalitaire, au peuplement où prédomine l'apport européen, la frontière raciale disparaît à l'intérieur du corps social. Mais, comme contaminée par l'idéologie ambiante des îles créoles, Terre-de-Haut a installé cette frontière autour de l'île, ce qui conforte son identité ethnique particulière.

A la Désirade, qui a connu de petites plantations cotonnières esclavagistes, la ligne de couleur segmente le corps social lui-même. C'est là qu'entrent en lice les mécanismes socio-économiques. On est frappé par la corrélation entre l'accentuation des clivages socio-raciaux et celle de la stratification socio-économique. La société de la Désirade montre comment une idéologie de la couleur comme différence individuelle est corrélative d'une cristallisation du groupe "blanc-blanc", qui maintient son capital génétique comme un capital social. Une barrière génétique, perméable dans un sens mais non dans l'autre, assure la survie de ce groupe blanc non mêlé, alors que dans la population dite de couleur, le métissage est réglé par des stratégies de choix du conjoint liées à la couleur. Ce travail permet en outre de confronter la réalité au discours. Sur ce dernier point, on aurait souhaité des citations plus nombreuses et plus étendues qui fassent "entendre" les populations au lieu du style indirect qui est employé, car Jean-Luc Bonniol semble disposer d'un corpus d'entretiens que l'on pressent très riche..Le point de vue des informateurs manque un peu.

Disons aussi une autre réserve : J.-L. Bonniol n'évoque pratiquement pas la dimension religieuse de son sujet. Or l'enjeu est d'importance : si l'évangélisation des esclaves avait été prise au sérieux, elle aurait désintégré le système "maître-libres-blancs" contre "travailleurs-esclaves-noirs" en introduisant le terme "baptisés", identique de part et d'autre...

Cet excellent ouvrage peut donc être lu avec plusieurs regards, regards de l'historien, de l'ethnologue, du généticien, mais aussi du spécialiste de l'aire très particulière formée par les sociétés issues de la colonisation esclavagiste par les puissances européennes. Ampleur des lectures et de la documentation, finesse des analyses idéologiques avec souci de datation précise, rigueur dans l'établissement des généalogies, tels sont les principaux mérites de ce travail. On ne peut qu'être séduit par l'élégance de la rédaction, le style, limpide, efficace, émaillé de belles formules et auquel la concision volontaire de l'auteur donne une force plus grande. Ouvrage scientifique, certes, mais qui a une autre ambition, celle de faire comprendre dans ses mécanismes les plus fins une des oppressions les plus implacables jamais générée par l'homme. Jean-Luc Bonniol, soucieux de se démarquer d'une approche trop

distante, dédie son travail à tous ceux à qui fut imposée cette tragédie...

Jean BENOÏST

**Pierre LIEUTAGHI. La plante compagne. Pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale.**

Genève, édition conjointe du Conservatoire et Jardin Botaniques de Genève, l'Alimentarium de vevey et du Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel, 1991, 220 p.

Pierre Lieutaghi aime les plantes, toutes les plantes qu'elles soient fleurs des fossés ou arbres centenaires. Nous le savions déjà par ses nombreux travaux antérieurs où en conjuguant avec rigueur, les regards écologique, botanique, historique et ethnographique, il ne cesse de traquer la densité des liens qui unissent l'homme et le végétal.

Traquer est bien le verbe qui convient pour décrire sa façon d'approcher la flore sauvage. Elle sait avec bonheur, compléter la démarche expérimentale et intellectuelle du chercheur, avec les parcours de sensibilité et d'imaginaire propre à l'homme qui a une histoire personnelle avec la nature. Ce que Pierre Lieutaghi appelle joliment ses "destinées de chemin d'écolier" (p.183).

Aujourd'hui, il poursuit sa traque en la plaçant sinon entièrement dans le domaine, du moins aux confins des imaginaires tant institués que "rêvés", relatifs à la végétation.

Conçu pour accompagner trois expositions en Suisse romande (1991) sur les usages du végétal, son dernier ouvrage qui n'est pas un catalogue, fait des échappées belles à ses cheminements sensibles. Délaisant quelque peu l'austérité de la démonstration scientifique, l'auteur met son érudition au service d'une commémoration fervente de "la plante civilisatrice".

L'argument se propose de dessiner les grands traits du rôle joué par la cueillette -on dit ramassage, maintenant- dans l'organisation et l'évolution historiques des sociétés humaines de l'Europe occidentale. Rôle qui selon lui, a été minoré par les sciences humaines, au profit de la chasse et de l'animal.

Pour appuyer sa démonstration, il nous invite à suivre un certain nombre d'arbres (chêne, saule, bouleau, etc.) et de plantes (ortie, fougère, etc.) dans leurs rapports de longue durée avec les hommes. Histoire riche car ils ont contribué dans une même société ou dans plusieurs à la fois, à la même époque ou dans le temps, à la progression de l'homme. Ils l'ont nourri, soigné, habillé, donné un toit et des outils, aidé (sinon plus) à penser l'univers.

Cette vaste évocation de ce que le végétal à littéralement donné à l'homme, est d'autant plus spectaculaire qu'elle se construit en examinant souvent les mêmes plantes dans des fonctions sociales différentes et complémentaires : l'alimentation, la médecine, les techniques agricole, domestique ou artisanale, l'hygiène corporelle ou de l'habitat, le religieux ou encore, les symboliques calendaires et de la relation de l'homme avec le cosmos. Seule la constitution d'un fichier récapitulatif pour chacune des plantes, pourrait rendre compte fidèlement de ce panorama. Mais, est-ce vraiment le lieu pour le faire ?

L'auteur ne se contente pas de remplir chacun de ces thèmes, par une masse d'exemples descriptifs ou anecdotiques. Il nous montre comment la même plante ou la même partie végétale a été reconnu dans les savoirs savants et dans les savoirs de la masse. Il se garde bien de renvoyer les uns à un processus purement spéculatif, et les autres à un processus uniquement empirique. Que l'on soit philosophe, chirurgien barbier ou paysan, découvrir la valeur de la plante-ressource alimentaire ou -image symbolique, relève de regards plus subtils et en majeure partie, inconnus de l'histoire et de l'ethnographie.

A une exception cependant, et de taille : jusqu'à une époque finalement pas si éloignée de nous, chacun se reconnaissait dans une seule et même attitude de proximité avec la plante : elle était largement admise comme un être. Et dans ce sens, elle ne pouvait être vécue que comme compagne avec tout ce que cela suppose de reconnaissance, d'entraide (acclimatation de la plante sauvage), de pratique symboliques, mais aussi comme dans toute relation associative, d'exagérations, d'erreurs et d'échecs.

Pierre Lieutaghi tente de saisir cette réciprocité de (quasi) identiques - plante-être/homme- à travers la principale caractéristique de leur relation : l'échange. Car, avec la flore sauvage, il n'y a pas encore exploitation de l'un par l'autre.

Comme nous l'avons déjà dit, les traces de ce compagnonnage sont difficiles à repérer car elles sont menues et dispersées. Pour accéder à elles : reste à penser le probable.

Et là, le chercheur ne peut rejoindre la plante que dans l'imaginaire qu'elle a suscité chez l'homme depuis le temps où il s'est séparé de l'animal. "Trop diverse pour ne pas questionner, trop multiple pour être jamais comprise, la plante est l'être qui, par excellence, prête à 'distraction' libératrice" (p.12). Pierre Lieutaghi se fait littéraire pour l'explorer avec conviction, sens de la formule, parfois avec lyrisme, mais toujours avec une sagesse que l'humour mesure sans cesse. Il avance avec la sûreté d'une démarche légitime car fondée sur l'attestation de la pérennité de la relation nécessaire au végétal. La plante ". .. est simplement là : témoin, suggestion, proposition, offre patiente" (p.12).

Alors par petites touches successives, il répond à cette présence patiente qui ne peut que "toucher" celui qui passe son temps à regarder les plantes. Il pense d'abord, l'origine du savoir animal. Par exemple : comment le regard du chasseur "ramassait" dans le temps de l'affût, la plante médicinale que sélectionnait précautionneusement l'animal malade. Sa réflexion ne poursuit ensuite, en insistant sur la fréquence des périodes de disette comme formidables moments d'ouverture de l'homme sur la diversité des ressources alimentaires de son environnement immédiat, sur la diversité du monde. De là, il privilégie logiquement le processus alimentaire dans le rapport au végétal. La pharmacopée végétale notamment, serait une conséquence des essais nutritifs et gastronomique de nos ancêtres.

Bien sûr, l'un ou l'autre des spécialistes des disciplines scientifiques mises à contribution par Pierre Lieutaghi, peut s'irriter de la hardiesse ou de la schématisation des interprétations esquissées ou le plus souvent, seulement évoquées. L'ethnographe pour ne prendre que lui, ne s'accommode pas aisément de ce fonctionnalisme un peu systématique auquel à recours l'auteur. D'autre part, il aimerait dialoguer plus avant à propos de notions comme celle de "la

diversité". Cette "attention obligée à la diversité" (p. 11), ne la retrouvons-nous pas exprimée avec force et persistance entre autre, dans les pratiques et dévotions ordinaires aux saints protecteurs qui de prime abord, pourraient se définir comme n'étant qu'exigence de désordre ? Ou encore, chez le polyculteur avec son attachement viscéral à la parcellisation ? Comment mettre en rapport comparatif ces constantes de comportements ?

Même si l'ouvrage n'est pas destiné en priorité aux chercheurs, il nous livre avant tout une belle réflexion sur la pratique de la recherche ethnologique. Bien qu'il se sait toujours limité à une partie de la réalité, le regard ethnographique ne doit jamais craindre d'utiliser toutes les ressources d'observation dont il dispose à la fois par la formation scientifique qu'il a reçu et par la propre histoire du chercheur qu'il ne doit jamais oublier.

André JULLIARD

**Histoire d'un génome. Population et génétique dans l'est du Québec. Sous la direction de G. BOUCHARD et M. de BRAEKELEER.**

Presses de l'Université du Québec, 1990, 607 p. ISBN 2-7605-0599-5.

Les travaux présentés dans cet ouvrage collectif résument plusieurs années de recherches menées dans la région du Lac Saint Jean et du Saguenay, et sur les deux rives du Saint-Laurent. Près du quart de la population du Québec est concernée par ces recherches qui couvrent un large domaine, allant de l'épidémiologie génétique à la démographie historique. L'approche pluridisciplinaire fait l'originalité de ces travaux, comme le souligne G. Bouchard dans son introduction. L'objectif est d'élucider la dynamique d'une population qui n'a démarré qu'avec quelques milliers de personnes au début du XVIIIème siècle pour se développer au point de représenter actuellement près de 1,5 million d'habitants.

L'étude de cette expansion démographique repose sur la reconstitution généalogique des familles à partir des données de l'état-civil. Cette démarche ne va pas sans poser un certain nombre

de problèmes aussi bien éthiques et juridiques que méthodologiques. Les premiers sont débattus abondamment en fin d'ouvrage (Chapitre XXI à XXIII). Sur le plan méthodologique, une approche originale de gestions de fichiers généalogiques, avec des procédures de vérifications et de nettoyage d'erreurs, est présentée en détail par G. Casgrain, M. Hubert et d'autres (Chapitre II et III). C'est sur l'ensemble de cet indispensable travail de recueil et de validation des données que repose l'essentiel de l'information permettant d'aborder diverses questions développées dans les autres chapitres de l'ouvrage, comme par exemple la reproduction de la population, les structures de parenté, la dynamique du peuplement, les mouvements migratoires, les modèles d'alliances, les systèmes de transmission des avoirs, la transmission des maladies génétiques etc.

L'une des préoccupations majeures, tout au long de cet ouvrage, est la recherche des origines. Qu'il s'agisse de l'origine des fondateurs de la population dans son ensemble, ou qu'il s'agisse de l'origine des quelques individus porteurs de telle ou telle maladie génétique.

C'est dans cet esprit que les origines du peuplement du Charlevoix avant 1850 sont décrites par R. Jetté, D. Gauvreau et M. Guérin (Chapitre IV). Ils démontrent que les fondateurs proviennent pour la plus grande part (91 %) des autres régions du Québec (principalement de la Côte-de-Beaupré voisine). Le petit nombre de famille fondatrices explique la limitation du marché matrimonial et conduit à une augmentation évidente des mariages consanguins (J. Morissette, Chapitre V.). Par ailleurs une part importante des descendants émigre ensuite et participe à la fondation du Saguenay (D. Gauvreau, M. Guérin et M. hamel, Chapitre VII). Ces premiers émigrants, du fait qu'ils sont majoritairement originaires de la même région de Charlevoix, adoptent dans le Saguenay des comportements sociaux (partage du sol) et familiaux (regroupement des descendants entre lesquels s'effectuent préférentiellement les transactions des terres) qui favorisent un ostracisme vis à vis des autres immigrants. Ces derniers montreront toujours une forte tendance à l'émigration, probablement en raison de difficultés qu'ils rencontrent pour s'intégrer dans une communauté à laquelle ils ne se sentent pas totalement appartenir (R. Roy, G. Bouchard, M. Declos, Chapitre VIII ; D. Gauvreau, M. Bourque, Chapitre IX).

La conséquence prévisible d'un tel peuplement est une tendance à l'homogénéisation de la population (G. Bouchard, Chapitre X ; G. Bouchard et M. De Braekeleer, Chapitre XII). Cependant cette tendance reste difficile à établir, aussi bien à partir des mariages consanguins qu'à partir des matrices d'isonymie ou de migrations (parent-enfants). La raison tient essentiellement au fait que la population du Saguenay est subdivisée en petites communautés dont le nombre varie en fonction du temps, si bien que des conclusions contradictoires peuvent être tirées selon que l'on regarde les résultats portant sur chaque subdivision ou sur l'ensemble d'entre elles (M. Gradie, L.B. Jorde, G. Bouchard, Chapitre XI). Ainsi la consanguinité établie à partir des dispenses de mariage montre que la consanguinité moyenne estimée par paroisse dépend, elle, de sa localisation, de sa ruralité, de son ancienneté (M. De Braekeleer, G; Bouchard M. Gradie, Chapitre XIII).

Une deuxième recherche des origines, au travers du fichier généalogique se focalise sur la reconstruction des familles chez lesquelles s'observent des maladies génétiques, simples ou complexes. Cette reconstruction permet en effet de déterminer ou de confirmer le mode de transmission de ces maladies tout en permettant parfois d'expliquer d'où proviennent et comment ont diffusés les gènes de ces maladies. Plusieurs maladies génétiques ont une fréquence particulièrement élevée dans l'Est du Québec, au nombre desquelles la maladie de Steinert (dystrophie myotonique, autosomale dominante), le syndrome d'Andermann (ou maladie de Charlevoix, autosomale récessive), l'hyperspatique dite de Charlevoix-Saguenay (autosomale récessive), l'hyperchylomicronémie familiale etc. Pour plusieurs maladies dominantes, il a été possible de retrouver une partie des ancêtres responsables de la diffusion des gènes dans les générations successives. C'est le cas par exemple de la dystrophie myotonique (De Braekeleer, Chapitre XVI ; G. Bouchard, R. Roy, M. Declos J. Mathieu, chapitre XVII). Paradoxalement, l'effet négatif de cette maladie sur la reproduction ne s'observe pas ou peu au Saguenay. D'autres familles incluant des individus porteurs de maladies autosomales récessives ont par ailleurs aidées à la localisation génétique des gènes impliquées. C'est le cas de la fibrose kystique, de la maladie de Tay-Sachs, de la  $\beta$ -thalassémie etc (De Braekeleer, Chapitre XVIII).

Ces divers travaux, présentés dans un ordre parfois difficile à saisir (par exemple la consanguinité du Saguenay est traitée dans plusieurs chapitres différents) illustrent parfaitement les espoirs que la génétique des populations plaçait dans l'étude des isolats, au cours des années 1970. A cette époque, la population isolée était considérée comme un véritable laboratoire, une sorte de démomètre naturel où les hommes, nouvelles mouches du vinaigre, pouvaient être observés, comptés, analysés sur de nombreuses générations. En même temps, de nombreuses informations d'ordre socio-économique et ethnologique, pouvaient être facilement glanées, en raison de la dimension spatio-temporelle restreinte de cet objet d'étude particulier.

Les limites de cette approche furent vite trouvées. Paradoxalement elles tiennent essentiellement au fait que les isolats n'ont pas vraiment de limites : plus les isolats étaient décortiqués, plus leurs connexions avec les populations voisines paraissaient évidentes et nombreuses. Les limites de l'isolat s'élargissaient progressivement pour accueillir en leur sein une foule de plus en plus large d'hommes et de femmes, passés et présent. Ce livre en donne d'ailleurs un exemple frappant.

Une autre limite fut d'ordre financier. On conçoit que les grands pays industriels puissent s'offrir le luxe de l'étude d'un petit isolat, même perdu au fond de l'Amazonie. Si cette étude dévore quelques crédits, ce n'est que très passagèrement, le temps d'en faire le tour. Mais si la limite de l'isolat s'élargit, comme c'est généralement le cas, les attributions de crédits, elles, n'augmentent pas en proportion. La source financière se tarit d'ailleurs d'autant plus vite que l'acteur principal dans ces recherches n'est plus le généticien mais l'anthropologue dont les crédits sont généralement chichement comptés.

L'entreprise québécoise, par son ampleur, constitue une notable exception parmi toutes les études ébauchées sur les groupes humains, isolés ou non. Le succès provient probablement d'un facteur particulièrement motivant : la recherche de l'identité québécoise au travers de l'histoire. Cela a d'abord permis de dépasser l'analyse du seul Saguenay ou du seul Charlevoix, pour englober maintenant tout l'Est du Québec, en attendant plus. L'identité québécoise se voit aussi au travers de ses maladies génétiques particulières dont l'étude, dans le domaine de la santé

publique, a constitué un moteur évident dans l'accomplissement du programme de recherches dans sa totalité. Ce thème d'épidémiologie génétique occupe d'ailleurs une bonne partie du livre.

On peut s'interroger sur le choix du titre. S'agit-il véritablement de l'histoire d'un génome ? Il est fort peu question de gènes dans ces études (hormis les maladies génétiques rares). D'ailleurs les chapitres concernant la génétique des populations ne sont pas parmi les plus démonstratifs. En fait, il est plutôt question des hommes, c'est-à-dire de l'histoire des vecteurs de génomes. De nombreux génomes et non d'un seul. Sans doute "Histoire d'un génome" est-il un titre facilement médiatisable mais assez inapproprié.

Pierre DARLU

**Le risorse umane del mediterraneo - Popolazione e società al crocevia tra nord e Sud. sous la direction de M. Livi BACCI et F. MARTUZZI VERONESI**

Il Mulino Ed., Bologna, 1990, 486 p.

Si l'immigration en provenance des pays du tiers-monde vers l'Italie est extrêmement récente, l'ouvrage dirigé par Livi Bacci & Martuzzi Veronesi montre que le sujet donne déjà lieu à une production scientifique dense et fournie. Autant la France a eu du mal à donner une historicité à la migration, autant l'Italie inscrit ce phénomène dans son histoire immédiate.

Ceci peut trouver son explication dans le passé de ce pays longtemps animé par le même mouvement des hommes du sud rural vers le nord industrialisé (tant à l'échelle nationale qu'européenne) et surtout dans un processus identitaire qui ne renierait pas ses appartenances historiques et structurelles au monde méditerranéen.

Il s'agit d'un ouvrage de synthèse de grande qualité qui propose au lecteur les diverses facettes caractérisant les populations du pourtour méditerranéen (Livi Bacci). Il ne se contente pas de fournir des données économiques (Ricci) et démographiques (Santini & Ventisette; Salvini; Angeli & Del Planta), mais montre aussi les potentialités de développement pour les trente prochaines années (de

Santis). L'une de ses originalité est de montrer des aspects plus rarement abordés lorsque l'on parle des ressources humaines, comme celui de l'anthropologie biologique et sa contribution à l'étude du phénomène migratoire (Martuzzi Véronesi & Guerresi). Sur ce dernier point, on peut en effet se demander quel est l'impact de la dynamique migratoire du point de vue de la biologie des populations si tant est qu'il existe une réalité populationnelle spécifique départageant le nord du sud. Mais la réalité semble montrer que l'on a affaire à des "clines" dans l'expression des caractères biologiques à l'intérieur de la "population méditerranéenne", identité participant à la fois d'un stock génétique et d'une base culturelle commune. Cet ouvrage montre combien il est difficile de faire la part de l'influence des milieux naturels et culturels d'une part, et de celle des facteurs génétiques dans l'expression du morpho-type, lorsque l'on sait l'impact des diverses invasions et autres mouvement de populations qui ont marqué l'histoire du bassin méditerranéen.

Cet ouvrage constitue un outil de travail indispensable pour qui veut comprendre les différents niveaux qui rendent si complexe le processus de la dynamique migratoire entre le nord et le sud de la méditerranée.

Gilles BOETSCH

**Mouvement ouvrier et santé (XIX<sup>e</sup> - 1914).**

**Revue "PREVENIR", premier et deuxième semestre 1989**

Marseille, coopérative d'édition de la vie mutualiste, (Prévenir, CVM, BP 92, 13362 Marseille Cedex 10).

La revue "Prévenir" a publié dans ses numéros 18 et 19 de 1989 une remarquable série d'articles sur "mouvement ouvrier et santé" au XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'en 1914. Tous les articles comportent, dans leurs notes, une bibliographie importante. Nous les citons dans leur ordre de publication avec indication du numéro de la revue et de la page.

Madeleine REBERIOUX (18, 15) a dépouillé les archives des congrès des Fédérations et des congrès d'Hygiène du Travail pour

évaluer l'évolution de l'idée santé dans le mouvement ouvrier avant la guerre de 14-18. Elle montre la réticence puis la timide évolution du syndicalisme à l'égard de la question ("une affaire de femme").

R. TREMPE (18,31). montre que dans un secteur particulièrement exposé aux risques c'est par le syndicalisme qu'à pu aboutir la lutte des mineurs pour les institutions sanitaires et sociales (retraites, caisses de secours, centres de soins) étroitement liée à la lutte pour la prévention des accidents et, aux revendications pour la durée du travail et les formes de salaire.

Y. MAREC (18,45). décrit sur la base des journaux ouvriers l'évolution de l'opinion, à Rouen, entre le milieu et la fin du XIXème siècle.

G. RIBEILL (18,75). montre comment, à la SNCF comme dans les mines, les risques spécifiques et la nécessité de fixer la main d'œuvre provoquent une attention précoce aux problèmes de soins et de sécurité. Des mutuelles ouvrières dans les années 80 et un syndicat en 1890, vont contribuer au passage du paternalisme à la réglementation.

FLAGOTIER et MUSIN (18,75). étudient la situation en Belgique. Malgré l'infériorité du mouvement syndicaliste, parti socialiste, syndicats, coopératives et mutuelles socialistes de Belgique en 1911 marque une étape essentielle dans la consolidation du mouvement, coopératives et mutuelles s'épaulant.

ZYBERBERG HOCQUARD (18,95) est frappé par le silence sur les conditions de travail malgré les dangers encourus dans les manufactures d'Etat d'allumettes et de tabac qui emploient surtout des femmes. En 1897, la Fédération des tabac obtient que les travailleurs, sous condition d'adhésion à une mutuelle, aient droit aux secours d'Etat.

S. KOTT (18,109) étudie l'Alsace française, avant et après la guerre de 1870 on y voit la naissance d'une médecine cantonale et d'une attention particulière du patronat pour la santé des ouvriers. Les grèves de 1870 revendiquent le droit à des caisses de maladie et la capacité de les diriger. Les lois d'assurance bismarkienne créent l'obligation d'affiliation (avec seuil de salaire).

M. HUBENSTORF (18,129) pour l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie insiste sur le rôle de nombreux médecins dans les mouvements de gauche et sur la rupture en 1867-68 avec LASALLE entre ces groupes et le mouvement ouvrier. Avec le renouveau de la social démocratie, ses membres prennent la direction de nombreuses

caisses et y forment des administrateurs compétents qui seront la source principale des "fonctionnaires" du mouvement syndical.

Dietrich MILLES (18,137) insiste sur le passage, en Allemagne, à la fin du XIXème siècle, dans les milieux médicaux et de la social démo, de la perspective de santé publique à celle de la protection législative des travailleurs.

La psychopathologie que décrit le Pr. DEJOURS (19,3) est fondée sur l'élaboration des relations entre l'organisation du travail, comme phénomène collectif, et les réactions des individus à cette organisation (enquête -dans une centrale nucléaire-).

En Angleterre, selon A. COTTEREAU (19,21) la prolifération, jusqu'en 1910, des mutuelles ouvrières ne résulte pas d'une opposition culturelle entre esprit associatif et esprit individualiste mais de "l'effet de dissuasion de l'aide publique" fondée sur le souvenir des effroyables working-houses.

Le Dr REY (19,51) décrit l'expérience d'une mutuelle départementale CGT, fondée sur l'acceptation, dès ses débuts, par des médecins généralistes d'un système de tiers payant et des tarifs de sécurité sociale.

L'article de F. LERT, A. LECLERC, M. GOLDBERG (19,61) sur la recherche de terrain sur l'épidémiologie des risques professionnels montre les écarts entre les objectifs des demandeurs éventuels (ici, syndicats, employeurs, médecins du travail, organismes d'Etat) et des chercheurs soumis à des contraintes méthodologiques et à l'évaluation de leurs travaux.

N. DODIER (19,71) s'inspirant des travaux de THEVENOT-BOLTANSKI sur "les économies de la grandeur" fonde ses remarques (sur les conduites et les jugements individuels en matière d'accidents et de sécurité) sur l'observation *in situ* des manières dont ils se forment, observation cumulée des ateliers et des institutions (CHSCT...).

Pour O. FAURE (19,89), la fréquentation de l'hôpital au XIXème siècle n'est pas synonyme de misère et le discours sur l'hôpital répulsif est contredit par d'autres sur son côté attractif.

L'article de G. NOIRIEL (19,90) à propos des problèmes soulevés par l'introduction de la loi de 1910 sur les retraites ouvrières et paysannes, se demande en quoi le droit social a pu contribuer à la construction des groupes sociaux par la création de nouvelles normes identitaires.

M. NEJROTTI (19,90) retrace l'évolution en Italie. Le mouvement syndical, partagé entre tendances réformiste et révolutionnaire délaisse les questions de santé pour celles de salaire et de durée du travail. L'action des médecins l'emporte sur celle des syndicats mais ne parvient pas à vaincre la résistance des parlements.

J. M. WINTER (19, 125) montre comment en Angleterre, le service national de santé a triomphé de l'hostilité ouvrière à la médecine d'Etat. Chez les travaillistes, la vieille tradition de la responsabilité locale de la gestion de la santé représentée par Herbert MORISSON résista à l'option nationale qu'imposa finalement Aneurin BEVAN.

J'achèverai cette recension en citant, sur le même sujet, trois textes récents de Michel DREYFUS :

a/ Histoire de la mutualité dans le Traité de Sécurité Sociale, sous la direction de Y. SAINT JOURS, Tome V, La Mutualité, Histoire-Droit-Sociologie : L.G.D.J., 1990 ;

b/ La mutualité, une histoire maintenant accessible ;

c/ La mutualité en Lorraine, étude d'un patrimoine historique.

Ces deux derniers ouvrages aux Editions de la Mutualité Française, 1988.

François SELIER